

LA POULE ET SES PRODUITS.

Depuis une quinzaine d'années l'élevage des volailles a pris dans la province, des proportions inconnues de la génération qui nous a précédé : depuis cette époque, par suite des débouchés nombreux les prix ont doublés. Le fils regarde avec étonnement son père quand ce dernier affirme qu'il payait autrefois les poulets 20 centins le couple et les œufs 6 à 8 centins la douzaine. Aujourd'hui, les poules valent 25 à 30 centins la pièce, les poulets 18 à 20 centins, les œufs 11 à 19 centins, et cela en moyenne. Je ne parle pas des chiffres qui ont traités aux splendides volailles préparées dans les pays d'engraissement, et d'un autre côté je fais table rase des admirables reproducteurs de luxe des races de Crève-cœur, de Hondan, de la Flèche, de Bhrama Poutra, d'Espagne, de Hambourg, de Padoue, etc., etc., dont les prix, autrefois insensés et encore aujourd'hui très-élevés, ne figurent sur aucun catalogue commercial et sont abandonnés au caprice de la richesse et de la mode ; je ne ferai pas mention des œufs fréquemment vendus dix et douze centins même quand ils sont vieux et conservés pour les moments où la vente est suspendue.

Il est donc incontestable que les volailles forment une branche importante de la fortune publique, ce qui n'empêche pas qu'elles ne fixent guère l'attention. Cependant il n'existe pas d'animaux domestiques qui soient moins à la charge de leur maître que la poule. Inutile de la surveiller ; elle se lève, pourvoit à sa nourriture et se couche sans son intervention ; par son chant elle dépele le lieu où elle a déposé ses œufs ; elle demeure sous les abris les plus misérables de la ferme, n'exige ni les soins de la main, ni les rations abondantes, puisqu'elle fait elle-même sa toilette et cherche à droite et à gauche les grains disponibles ou inutiles, les insectes nuisibles, etc. Lorsque l'on connaît les moyens qui existent pour sustenter à prix fort réduit cet intéressant animal, on s'étonnera de ne pas trouver plus d'individus pour mettre la main à l'œuvre en présence de bénéfices facilement réalisables : c'est ce que je me propose de démontrer.

La poule, si précieuse par sa chair et par ses œufs, aurait certainement été multipliée ; d'avantage si elle n'avait entraîné beaucoup de propriétaires dans des frais énormes par suite d'une administration confiée à des mains inhabiles, et d'une nourriture exclusive avec des graines et fort dispendieuse. Depuis ma jeunesse, j'entends tous les jours répéter que chaque œuf coûte plus à produire qu'il ne rapporte ; qu'à moins d'avoir des races de choix, que l'on vend à des prix élevés, il faut considérer l'éducation des volailles plutôt comme un amusement que comme un revenu ; et cent autres choses qui rendent défilant et font souvent repousser les méthodes nouvelles.

Chez l'animal qui nous occupe, les frais de logement, surveillance, de pansage, etc., sont presque nuls, l'alimentation seule est le point capital. Je ne sais vraiment pas pourquoi certains auteurs ont classé la poule parmi les granivores, alors que les dispositions de son triple estomac ouvrent le champ libre aux aliments les plus variés. Les lambrics, les limaces, les escargots, les insectes, les herbes, les légumes, les fruits et la viande qu'elle attrape tour à tour, la mettent indiscutablement au rang des omnivores. C'est là une considération importante et sur laquelle j'appelle l'attention.

Chez le fermier, la nourriture avec libre parcours dans les chemins, les champs, les bois et les terrains vagues est peu coûteuse ; il s'ensuit qu'elle est généralement adoptée et qu'elle dispense de donner à manger aux animaux pendant la belle saison, car en hiver, quelques déchets de grains alimentent la basse-cour. À la campagne, la *gallinoculture* rapporte forcément des bénéfices ; le fait étant assez prouvé, je ne m'y arrête pas.

Le petit propriétaire, c'est à-dire celui qui ne jouit d'aucun des éléments possédés par le cultivateur, peut cepen-

dant se livrer à l'éducation des volailles avec un avantage plus ou moins marqué, suivant l'intelligence apportée et la facilité de faire venir de la ville des drèches (résidus de brasseries), des sons d'amidon, de la viande de toute espèce d'animaux et de cheval surtout. Je lui garantis des bénéfices considérables et certains. L'éducateur, privé de ces ressources, n'en a pas moins la possibilité de gagner de l'argent, en recherchant les matières ou le mélange des matières les plus propres à nourrir économiquement les volailles, en s'efforçant d'obtenir des produits d'une valeur dépassant le chiffre de la dépense, en comparant les déboursés et les recettes, le tout en vue de se rendre un compte exact du rapport de son entreprise.

L'alimentation exclusive avec les grains n'est pas suffisamment rémunérative et ne trouve pas une compensation convenable dans la santé des animaux, la bonté de leur chair, la beauté et la grosseur des œufs. Elle ne doit jamais entrer seule en ligne de compte et a besoin de l'adjonction de la nourriture herbacée et animale pour produire d'heureux résultats.

Les parties avec les herbes, les légumes, les patates, les déchets des puits, les sarclures des jardins, etc., ne peuvent pas convenir indéfiniment aux volailles qu'à la longue vivraient mal, ne seraient ni bonnes pondeuses, ni bonnes couveuses, et finiraient par tomber malades. Excellent en association, ce mode a besoin de l'adjonction des graines et de la chair.

La nourriture animale est certainement la plus avantageuse, mais pour l'obtenir à bas prix il faut demeurer auprès d'une ville et telle n'est point la condition générale. D'un autre côté, cette alimentation, trop longtemps et trop exclusive, détermine des maladies de peau. Encore nous voyons la nécessité de varier les matières qui forment les repas des poules.

Les vers, les escargots, les limaces, les chenilles, les sauterelles, les hannetons se trouvent en abondance, c'est une nourriture animale facile à se procurer par la fabrication d'une verminière qui peut fournir aux trois quarts aux besoins du poulailler, et en réalise des bénéfices énormes.

L'emploi des larves de verminières artificielles est favorable aux dindonneaux, si difficiles à élever jusqu'à un certain âge. Quelques larves de mouches mélangées avec du son produisent d'excellents effets. Les pintardes, les faisans, les perdreaux s'élèvent fort bien de la sorte et peuvent parfaitement se passer d'œufs de fournis, qui disparaissent tous les jours devant le perfectionnement de la culture.

Le cultivateur qui voudra retirer de grands profits d'un poulailler établi et dirigé en vue de le payer avantageusement, devra nécessairement construire des verminières dont le prix de revient est fort mo lique.

Voici comment se confectionne ces verminières, on creuse une fosse proportionnelle aux besoins du poulailler. On tapisse le fond avec une couche de paille hachée que l'on recouvre d'une couche de croûin de cheval, puis d'une seconde couche de terre et d'une troisième de tripailles, de chair ou de sang provenant d'un clos d'équarissage ou de l'abattoir. On recommence de nouveau la stratification de la paille, du fumier, de la terre et des débris d'animaux, en ayant bien soin de ne pas fouler ces matières : puis on recouvre le tout d'une couche de terre et on en préserve les abords avec des claies ou des branches d'arbres. Ce composé attire les mouches qui y déposent leurs œufs, et peu après, huit jours en été, trois semaines en hiver naissent des myriades d'insectes. Un homme avec une bêche recueille chaque matin la provision de la journée, et cette besogne ne lui prend guère plus d'un quart d'heure.

H. AUDRAIN.

(A continuer.)